

**ÉRASME TRADUCTEUR
DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME
D'APRÈS LES *HOMÉLIES SUR OZIAS***

PAR

ISABELLE DIU

agrégée des lettres

INTRODUCTION

Érasme est une des figures emblématiques de l'humanisme et la masse des travaux qui lui sont consacrés chaque année est désormais considérable.

Après n'avoir conservé de lui, pendant longtemps, que l'image d'un homme de lettres ironique, prédécesseur talentueux de Voltaire, le monde savant a fini par reconnaître ses qualités éminentes d'exégète et de théologien au moment crucial où les querelles religieuses ébranlent le ^{xvi}^e siècle : sa pensée théologique a été analysée et on en a déterminé les sources patristiques.

Mais aujourd'hui l'intérêt se déplace de l'histoire des idées vers la philologie et la grammaire : longtemps méconnu, cet autre aspect de l'œuvre du grand humaniste fait maintenant l'objet d'études approfondies.

Mon travail se situe au carrefour de ces deux perspectives. Si je ne peux manquer, au passage, de mettre en lumière certains des liens qui unissent, par-delà les siècles, le prédicateur d'Antioche et l'humaniste bâlois, je m'attacherai surtout à ce versant encore inexploré de l'activité philologique de l'humaniste : la traduction.

La traduction prétend mettre à la portée des lecteurs latins les textes grecs fondamentaux redécouverts à la Renaissance, parmi lesquels se détache tout particulièrement la littérature patristique. En cela, le rôle du traducteur touche à l'exégèse et à la théologie.

Cependant la traduction comme genre a également sa place dans le monde des lettres du ^{xvi}^e siècle, place qu'il s'agit de déterminer : souvent présentée

d'abord comme un simple exercice d'école, lié à l'apprentissage des langues, elle est aussi œuvre littéraire singulière qui, dans un domaine où l'imitation dicte encore ses lois, pose avec acuité la question de la liberté ou de l'asservissement d'un auteur à son modèle.

A une première approche théorique, nourrie par l'examen de la correspondance d'Érasme et de ses principaux traités pédagogiques et didactiques, succèdera une partie plus concrète qui étudiera la version érasmienne d'un corpus particulier, les *Homélie sur Ozias*, envisagées sous l'angle lexicographique, grammatical et rhétorique.

PREMIÈRE PARTIE

LES TRADUCTIONS DANS L'ŒUVRE D'ÉRASME

CHAPITRE PREMIER

POURQUOI TRADUIRE ?

Si tous s'accordent finalement pour reconnaître à la traduction une place centrale dans les activités humanistes, une évolution a pourtant été nécessaire ; elle est sensible chez les théoriciens aussi bien que chez les praticiens, tel Érasme. Traduire n'a d'abord de fin que pédagogique, et peu à peu seulement la traduction devient une activité littéraire à part entière, d'autant plus noble qu'elle participe à la renaissance des lettres comme à celle de la foi.

Pourtant le statut du traducteur reste ambigu : est-il au service de l'*utilitas publica* ou forge-t-il sa propre gloire ? D'ailleurs la traduction est un exercice bien décevant pour qui rêve de restaurer les lettres antiques. S'interroger sur les motivations qui ont poussé Érasme à traduire débouche donc sur une aporie.

La place de la traduction dans l'œuvre d'Érasme. — Les contemporains d'Érasme mesuraient fort bien l'importance de son activité de traducteur : dans les lettres élogieuses qu'ils lui adressent, ils donnent à ses traductions la même place qu'à ses œuvres les plus fameuses, comme l'*Éloge de la folie* ou le *Manuel du soldat chrétien*.

C'est que l'humaniste, presque par nature, en tant que philologue et grammairien, mais aussi en tant qu'homme de lettres, est amené à se préoccuper de la traduction.

Toute l'histoire de cette activité nous le prouve : d'abord, la traduction entretient des liens étroits avec la grammaire en raison de son rôle pédagogique important, déjà souligné par Cicéron, puis reconnu par les pré-humanistes comme Chrysoloras. Peu à peu, elle est conçue comme une activité littéraire à

part entière, et Coluccio Salutati, puis Leonardo Bruni, dans leurs ouvrages théoriques, lui donnent ses lettres de noblesse.

A l'aube du xvr^e siècle, la problématique est définitivement posée : considérée comme une partie non négligeable de la philologie, la traduction peut être soit confinée dans un rôle technique — elle vérifie les lois de la grammaire, elle contribue à l'apprentissage des langues —, soit élevée au rang de véritable création artistique.

L'intérêt accordé par Érasme lui-même à la traduction. — L'intérêt croissant accordé par Érasme à la traduction reflète précisément l'évolution historique qui vient d'être esquissée.

La traduction est d'abord au centre de ses préoccupations pédagogiques, comme le montrent le *De ratione studii* et le *De duplici copia verborum ac rerum*. Les premières tentatives d'Érasme semblent d'ailleurs une illustration parfaite de ces préoccupations, puisqu'elles sont destinées à éprouver les forces et à parfaire la technique du novice qu'il est alors. Au reste, cette conception de la traduction comme d'un exercice ludique est répandue et devient une sorte de *topos* littéraire grâce auquel tous les humanistes peuvent présenter, avec une humilité plus ou moins feinte, leurs premiers essais.

Pourtant, très tôt, Érasme a le souci de donner plus de poids à cette activité, qu'il pressent comme devant être fondamentale. Un tournant est définitivement pris en 1516, au moment où Érasme cesse de s'intéresser aux auteurs profanes pour se consacrer à la traduction d'œuvres patristiques et où, du même coup, il s'affranchit de son statut de traducteur novice. Désormais son projet se précise : la traduction d'œuvres profanes n'était qu'une propédeutique à la traduction des textes sacrés destinés à un large public de lettrés, œuvres centrales dans un contexte de *renovatio literarum* qu'Érasme ne dissocie pas du renouveau de la foi.

Le statut ambigu de la traduction. — La traduction n'est pas une activité solitaire : elle se pratique dans le cercle de la *Respublica literaria* ; car, plus encore que toute autre activité littéraire, elle réclame un public — demain lecteur, aujourd'hui demandeur — et, en outre, l'obtention d'un statut d'auteur, pour le traducteur, dépend de son acceptation et de sa reconnaissance au sein de ce même cercle. Aussi le traducteur est-il soumis à cette double contrainte de travailler autant pour le profit des autres que pour sa propre gloire.

Enfin, la traduction, Érasme ne cesse de le déplorer, reflète l'imperfection du monde de la Renaissance où, les hommes, bien qu'ils le désirent, ne peuvent atteindre directement aux sources sans le secours du traducteur. L'écart entre ce monde et l'idéal érasmien d'un âge d'or antique restauré peut expliquer, en grande partie, les hésitations qui marquent l'histoire des éditions érasmienne de Chrysostome, tantôt grecques, tantôt bilingues, et, plus souvent, latines.

CHAPITRE II

COMMENT TRADUIRE ?

Malgré toute l'insatisfaction qu'elle fait naître, la traduction reste néanmoins une entreprise utile. Aussi Érasme s'y emploie-t-il avec constance et rigueur.

Car toute bonne traduction répond à un certain nombre de conditions et de règles, qui, bien qu'elles ne soient énoncées dans aucun texte théorique en particulier, se retrouvent au fil de la correspondance et des ouvrages didactiques d'Érasme : la traduction réclame d'abord un travail de philologue — recherche du manuscrit, établissement d'un texte de départ —, ainsi qu'une bonne connaissance des langues — du latin aussi bien que du grec. Enfin, cette entreprise dont il ne faut pas mésestimer la difficulté fondamentale, due aux différences idiomatiques entre les langues, suit des principes clairement énoncés : fidèle, mais d'une fidélité affranchie de toute servilité, elle doit conjuguer simplicité, clarté et abondance.

Les conditions préalables à la traduction. — La traduction suppose un travail de philologue. Le traducteur doit, la plupart du temps, assurer lui-même la recherche de son texte de départ et son choix est limité par l'existence et le nombre des manuscrits ou des éditions disponibles.

Si certains préfèrent attendre de bénéficier d'une édition correcte avant d'entreprendre leurs traductions, Érasme considère la recherche d'un texte comme le préalable nécessaire à la traduction : son travail débute donc par l'emprunt ou l'achat d'un manuscrit, manœuvre complexe et souvent fort longue.

Le manuscrit enfin en sa possession, l'humaniste se consacre à la critique textuelle : il doit corriger son manuscrit — la plupart sont gravement corrompus —, s'interroger sur son authenticité. Bien souvent, il ne dispose que d'un exemplaire unique et, faute de pouvoir établir des comparaisons, il doit s'en tenir aux simples conjectures, domaine dans lequel Érasme excelle.

Traduire suppose une bonne connaissance des langues. — Les efforts répétés d'Érasme pour promouvoir l'enseignement des langues prouvent à l'envi que la situation dans l'Europe de la Renaissance n'était guère brillante. Érasme propose donc un programme pédagogique qu'il développe dans différents traités : tous plaident en faveur d'un apprentissage précoce des langues anciennes.

Érasme lui-même avait eu à se plaindre de l'enseignement qu'on lui avait dispensé, bien qu'il eût bénéficié des cours d'un précepteur, Georges Hermonyme de Sparte, et profité de son séjour italien pour perfectionner son grec au sein de l'Académie aldine.

La plupart de ses contemporains n'ont pas cette chance : contraints de se contenter de livres en guise de maîtres, ils déplorent leur ignorance et parfois renoncent même à traduire.

Les exigences formulées à l'égard du traducteur sont donc élevées, mais sa tâche, contribuer à la renaissance des lettres, ne l'est pas moins.

Lexique des termes de la traduction. — Une rapide étude lexicographique portant sur le vocabulaire de la traduction chez Érasme (le texte de départ : *codex, exemplar* ; le traducteur : *interpres, artifex* ; l'acte de traduction : *transfere, vertere, reddere* ; une bonne traduction : *felix, fidelis* ; la « mission »

du traducteur : *provincia* ; la collation avec l'original : *conferre*) montre que les termes employés présentent deux caractéristiques.

En premier lieu, ils sont empruntés au vocabulaire philologique et désignent souvent, dans une acception plus large, des objets ou des opérations qui n'intéressent pas le seul traducteur. Mais leur emploi spécifique dans le domaine de la traduction peut leur donner des nuances sémantiques intéressantes (par exemple, *exemplar* désigne souvent l'original de la traduction).

D'autre part, ils appartiennent au vocabulaire traditionnel, classique ou patristique, ce qui dénote la réticence d'Érasme à recourir aux néologismes.

Les principes de traduction. — Érasme reprend à son compte les principes, hérités par les théoriciens de la Renaissance, de toute une tradition qui va de Cicéron et Quintilien à saint Jérôme, en passant par Horace.

En s'appuyant sur l'autorité des classiques, on récuse le littéralisme du mot-à-mot pour prôner une plus grande liberté dans la fidélité. La traduction, définie comme esthétique par Cicéron, réclame des qualités d'*orator* plus que d'*interpretes*. Mais pour qui veut traduire *ut orator*, la notion de fidélité restera à préciser, ainsi que les limites dans lesquelles s'exerce la liberté du traducteur.

Chez Érasme, l'exigence de fidélité devient centrale dès lors qu'il se tourne vers les textes sacrés. Pourtant cette fidélité n'est pas synonyme de littéralisme au sens étroit du terme : il conviendra, en suivant les principes cicéroniens, de peser le poids des mots dans l'ensemble du discours, ce qui ménage une certaine liberté à l'auteur-traducteur. Les règles qui vont néanmoins donner un cadre à cette liberté sont définies en des termes qui relèvent à la fois de la traduction et de la rhétorique : au désir de clarté (*perspicuitas, explanatius*) se joint la simplicité (*simplicitas*) et enfin l'abondance (*fusius, copiosius*).

DEUXIÈME PARTIE

LES TRADUCTIONS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

CHAPITRE PREMIER

LA TRADUCTION DE CHRYSOSTOME : LES CIRCONSTANCES

Érasme a été doublement amené à traduire Chrysostome : son goût personnel s'accordait en effet avec celui du public de la Renaissance. Dès lors, l'entreprise d'édition latine des œuvres de Chrysostome se place sous l'égide de la *Respublica literaria* où se manifestent intérêts collectifs, mais aussi intérêts commerciaux.

Le choix de Chrysostome. — Auteur patristique le plus traduit par Érasme, saint Jean Chrysostome occupe aussi une place privilégiée à la Renaissance : le choix érasmien ne reflète pas seulement un goût personnel.

L'engouement pour Chrysostome se manifeste très tôt, dès le ^{xv}^e siècle, ainsi que le montrent les éditions, grecques ou latines, que procurent les plus grands éditeurs.

Au ^{xvi}^e siècle, cet intérêt ne faiblit pas : les demandes des érudits viennent corroborer le jugement d'Érasme, qui le considère comme le plus grand des Pères grecs, après Basile toutefois, et place son éloquence plus haut que celle des auteurs attiques.

La traduction de Chrysostome : une entreprise collective. — Pour répondre à la demande autant que pour satisfaire son désir personnel, Érasme se lance dans la grande entreprise, qui n'aboutira pas complètement, d'édition de Chrysostome en latin.

Preuve supplémentaire que rien ne se fait hors du cadre de la *Respublica literaria*, l'édition des *Opera omnia* va réclamer le concours de collaborateurs qui fournissent manuscrits, traductions, ou aide pour les corrections. Un « groupe » se forme ainsi autour d'Érasme, dont les membres sont dispersés à travers l'Europe, mais partagent les mêmes valeurs, que nous révèle leur correspondance : au nom de l'*utilitas publica*, on saura oublier des principes trop rigoureux et, par exemple, faire place aux anciennes traductions, pourtant jugées defectueuses ; on laissera de côté des querelles personnelles ou doctrinales stériles (bien qu'une vive polémique oppose Érasme et Germain de Brie à propos des traductions d'Ecolampade), mais on se réservera pourtant comme une « chasse gardée » la tâche entreprise.

La traduction de Chrysostome : une entreprise commerciale. — La traduction de Chrysostome est aussi le fruit de l'étroite collaboration entre Érasme et son éditeur privilégié, le bâlois Jean Froben. Elle comporte donc des aspects commerciaux qu'on ne saurait négliger : venant relayer le grand « succès de librairie » que devront être les œuvres d'Augustin, l'édition latine de Chrysostome inaugure tout un programme d'édition de textes grecs.

Dans cette entreprise commerciale, Érasme avoue ses intérêts : l'examen des dédicaces montre que les avantages matériels qu'il escompte sont des motifs plus puissants que la simple amitié. En outre, il se fait l'écho dans sa correspondance des arguments publicitaires employés par Froben, en vantant la célébrité des traducteurs ou la nouveauté de ses traductions.

CHAPITRE II

UN EXEMPLE DE TRADUCTION : LES HOMÉLIES SUR OZIAS

Une des traductions les plus intéressantes d'Érasme est la série des cinq homélies sur Ozias : outre son intérêt sémantique, elle offre un terrain d'investigation privilégié qui permet de vérifier la mise en œuvre de la théorie érasmiennne de la traduction, et aussi de répondre à certaines questions restées en suspens, comme celle de la fidélité, qui reste à définir.

Érasme semble littéraliste si l'on considère le mouvement du discours dans l'ensemble du texte et certains passages qui offrent un lexique bien particulier (termes grecs, mots de même racine). Mais une étude lexicographique portant sur des termes-clés révèle au contraire l'absence de constante de traduction. Érasme ne traduit donc pas à la lettre, *ut interpres*.

C'est à la rhétorique qu'il appartient néanmoins de faire la preuve de la fidélité d'Érasme. Aux exigences de clarté et de simplicité formulées par le traducteur, viennent répondre celles de l'*orator*, articulées autour de la notion de *copia*.

L'utilité de la traduction : la traduction didactique. — La traduction est d'abord considérée comme une œuvre utile, puisqu'il s'agit de faire connaître Chrysostome au monde latin. Les questions que se pose le traducteur sont avant tout fonction du public.

La série des *Homélies sur Ozias* occupe une place particulière dans la diffusion de l'œuvre de Chrysostome à la Renaissance, puisqu'elle a retenu l'attention de deux grands humanistes : Érasme et Écolampade. Les thèmes que Chrysostome y aborde ont dû sembler d'actualité aux hommes de la Renaissance : outre leur sujet central, la présomption, ces homélies traitent de l'attitude du fidèle à l'église, des relations du prédicateur avec son auditoire. Bel exemple de la maîtrise exégétique de Chrysostome, elles montrent aussi ses qualités inégalées de rhéteur. Les *Homélies sur Ozias* peuvent donc être prises comme support pour une analyse de la traduction érasmiennne.

La fidélité de la traduction suppose-t-elle le littéralisme ? L'analyse de la syntaxe pousserait à conclure que la fidélité d'Érasme équivaut à un scrupuleux littéralisme. En effet, l'ordre des mots et des propositions de la phrase grecque est rigoureusement respecté, et les articulations du discours également rendues ; au contraire, la traduction d'Écolampade s'éloigne fréquemment de son modèle grec. Érasme fait donc preuve d'un grand respect à l'égard du texte-source, qu'il ne cherche pas à s'approprier en lui donnant une nouvelle structure.

L'étude du lexique montre que, dans certains cas, c'est là encore un souci de littéralisme qui anime Érasme.

Des mots grecs à connotation spécifiquement chrétienne sont translittérés (*agonotheta*, *barathrum*, *brabium*, *cathedra*, *philosophari*, *sagena*, *scapha*, *thumiamia*). Mais cette translittération concerne peu de termes et n'a rien de systématique. En outre, les mots employés ne sont pas des néologismes : Érasme reprend des termes du vocabulaire chrétien, poétique ou classique (au contraire d'Écolampade).

Des « traductions étymologiques » sont tentées : pour des mots grecs de même racine, Érasme emploie des mots ayant une racine commune en latin (par exemple, ἀποπληρεῖν et πληρωσις sont traduits par *implere* et *impletio*). Pour d'autres termes, Érasme pratique un découpage des éléments constitutifs et traduit chacun d'eux séparément (προσθήκη est traduit par *accessio adiuncta*, προκεκριμένος par *ante... delectus*, φιλήκοος par *cupidum audiendi*).

Mais le littéralisme au niveau lexical reste limité à ces cas particuliers et les tentatives de « traductions étymologiques » ne dépassent jamais quelques lignes.

Une lecture d'ensemble du texte montre en fait qu'Érasme ne s'attache pas au mot-à-mot. Cette impression générale est confirmée par l'étude des termes-clés, dont la traduction offre une grande variété. Ainsi peut-on examiner :

— les mots indiquant l'attitude à l'égard de l'église (εὐταξία : *modestia et compositio* ; ἀτακτος : *incompositus et indecorus* ; ἀταξία : *absurditas* ; ἀτάκτως : *indecenter et indecore*) ;

— les mots indiquant l'attitude à l'égard de Dieu (ταπεινοῦν, ταπεινωσις et ταπεινοφροσύνη : *modestia, submitto, humilis* ; εὐλάβεια : *religio, circumspectio, reverentia, pietas*) ;

— le vocabulaire de la présomption (ἀπόνοια : *arrogantia, superbia, concupiscentia* ; ὑπερηφανία : *superbia, elatio*).

En dépit de l'apparente variété de ces traductions, Érasme a tenté de rendre globalement le *poids* des termes grecs en choisissant des mots latins aussi fortement connotés, même si les résonances en sont différentes.

La traduction comme création : la rhétorique et la fidélité dans la traduction. — L'apparente infidélité du lexique recouvre en fait une grande fidélité au niveau du discours (une « rhétorique de la fidélité ») : replacées dans la trame du texte, les diverses traductions témoignent de l'attention qu'Érasme porte à la *compositio*. Par exemple, les traductions variées d'εὐλάβεια reflètent une tentative pour rendre plus didactique la progression du texte de Chrysostome ; de l'εὐλάβεια (*circumspectio*), attitude des hommes, on passe à l'εὐλάβεια (*religio ac reverentia*) manifestée par les séraphins à l'égard de Dieu. C'est le modèle des séraphins qui permet à l'homme de montrer sa véritable piété (*religio, pietas*).

Mais le texte latin est aussi un discours autonome, fondé lui-même sur des catégories rhétoriques qui viennent relayer les principes de traduction. Ainsi, à la fidélité, à la clarté et à la simplicité répond l'abondance, *copia*, motif central chez Érasme, pivot de sa réflexion théorique sur l'éloquence, mise ici en pratique.

Cette abondance se manifeste dans la traduction sous ses deux formes de *copia verborum ac rerum*. La *copia verborum* est illustrée par l'emploi d'antonymes (ῥαθυμία : *non imperitia sed negligentia*) ou de doublets synonymiques (ὑμνολογία : *laudes et hymnos* ; συνεσταλμένον : *compositum ac modestum* ; ἐκπομπεύω : *evulgetur ac traducatur*). La *copia rerum* peut justifier les ajouts explicatifs et la longueur de la traduction érasmienne comparée à celle d'Ecolampade.

CONCLUSION

Au sein de la *Respublica literaria*, dans l'Europe de la Renaissance, la traduction occupe une place importante, bien qu'ambiguë : si sa fondamentale imperfection ne satisfait guère les esprits assoiffés d'idéal, elle demeure pourtant indispensable à la restauration littéraire et spirituelle qui s'opère.

Tous les traducteurs se réfèrent aux mêmes principes hérités de la tradition antique et remis à l'honneur par les humanistes. Mais cette théorie, qui prône une fidélité bien tempérée, est assez floue pour se voir diversement interprétée :

la pratique de la traduction révèle que des solutions parfois radicalement opposées peuvent être apportées aux questions théoriques restées en suspens.

Érasme, tiraillé entre sa fidélité de traducteur et sa liberté d'auteur, donne une réponse rhétorique qui concilie les extrêmes : grâce à la *copia*, il garantit clarté au texte de départ et autonomie au texte d'arrivée.

Mais certains résolvent les problèmes différemment. Écolampade, par exemple, fait primer la rapidité, l'efficacité et la transmission du sens sur l'esthétique. Il serait intéressant de connaître les réponses d'autres traducteurs, comme Germain de Brie, Lefèvre d'Étaples ou Thomas More.
